

LE LANGAGE A-T-IL UNE ORIGINE ?

François Rastier

P.U.F. | *Revue française de psychanalyse*

**2007/5 - Vol. 71
pages 1481 à 1496**

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2007-5-page-1481.htm>

Pour citer cet article :

Rastier François, « Le langage a-t-il une origine ? »,
Revue française de psychanalyse, 2007/5 Vol. 71, p. 1481-1496. DOI : 10.3917/rfp.715.1481

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le langage a-t-il une origine ?

François RASTIER

RETOUR DE L'ORIGINE

La question de l'origine du langage fait à présent l'objet de programmes de recherche opulents, tant sur le plan national que sur le plan international. Dans la seconde moitié du XX^e siècle, la découverte de nouveaux fossiles d'hominidés et le développement de la génétique ont coïncidé avec un nouvel essor des linguistiques universelles : les programmes de naturalisation se sont appuyés sur elles et la question de l'origine du langage est devenue un enjeu majeur pour la réduction néodarwinienne des cultures. La découverte de l'ADN a naturellement nourri un grand nombre de spéculations sur le « code génétique », que sa désignation même, par une métaphore exorbitante, invitait à comparer à un langage, si du moins l'on réduit le langage à un code. Le génome ayant pris la place de la Providence comme puissance explicative, cette analogie entre les deux « codes » inverse la détermination mystique qui faisait de la structure du langage divin le modèle de toute chose.

Le langage est-il une faculté ? Expliquer une action par une faculté supposée reste une facilité récurrente : on explique le récit par la faculté narrative, comme naguère le mythe par la faculté mytho-poétique. Voulant trouver des explications causales, la pensée scolastique rendait compte systématiquement de l'acte par la puissance : par exemple, la pensée trouvait sa cause dans l'intelligence définie comme faculté de penser. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que l'unité de l'âme commence à être mise en doute : en la

Rev. franç. Psychanal., 5/2007

ramenant aux principes de la nature, on transpose les facultés psychiques en fonctions organiques. Or, dès lors que la fonction crée l'organe, les fonctions mentales doivent être rapportées à des localisations cérébrales. C'est là le principe de la théorie de Gall, fondateur de la phrénologie. Avec les programmes cognitifs de naturalisation de l'esprit, ces théories ont repris de la vigueur. Naguère, Jerry Fodor, ouvrant par un éloge de Gall son ouvrage *The Modularity of Mind*¹, décrivait un esprit morcelé en modules correspondant à autant de *devices* anatomiques.

Le langage a-t-il une fonction ? Certains animaux n'ont pas de langage inné : c'est le cas par exemple de l'homme ou du perroquet gris du Gabon, deux espèces fort sociales, intarissables, et dont on admire le sens de l'à-propos. Le fait que l'homme n'ait pas de langage inné ne suffit pas à infirmer l'hypothèse d'un organe du langage : ses tenants supposent simplement que cet organe sert à apprendre (*Language acquisition device*, ou *LAD*)². Pour justifier ce substrat organique, ils postulent que la fonction crée l'organe, ou, en termes néodarwiniens, qu'elle procède d'un avantage adaptatif. Il faut donc savoir à quoi sert le langage. Rousseau avait une réponse galante et sensible, car il faisait des passions le moteur de l'histoire humaine. Les néodarwiniens d'aujourd'hui ont transposé cette thèse sur le plan de la reproduction : une fonction biologique contribue par définition au succès reproductif de l'organisme qui en est pourvu (cf. Sperber et Origgi, 2005, p. 285). Les passions sont devenues des instincts, mais la légitimation fonctionnelle demeure : le langage servirait à assurer la paix dans de meurtrières hordes ancestrales (Victorri), ou encore à médire des absents tout en favorisant l'unité du groupe (*grooming and gossip hypothesis* de Robin Dunbar), à assurer un prestige social (Jean-Louis Dessales), etc. Quand on connaît un peu leurs auteurs, on s'aperçoit que ces apologues plaisants sont d'excellents tests projectifs et concrétisent des hypothèses dont l'avantage, somme toute inestimable, reste de ne pouvoir être ni infirmées ni confirmées.

Examinons les arguments qui fondent cette voie de naturalisation du langage. La démonstration emprunte trois directions : 1 / la recherche d'un gène du langage qui serait altéré dans des familles souffrant d'aphasie ; 2 / la recherche de l'organe du langage ; 3 / la reconstitution d'un protolangage de *Homo Erectus* (Bickerton) concrétisant la Grammaire universelle.

1. Trad. franç. *La modularité de l'esprit*, Paris, Minuit, 1986.

2. *Device* est un terme de mécanique qui signifie « appareil » ou « engin ». L'usage de ce terme introduit une téléologie mécanique dans la téléonomie du vivant.

Le gène du langage. Si l'on part du principe que le langage est une fonction biologique, on peut chercher son substrat anatomique dans un organe et, au-delà, dans les gènes qui commandent le développement de cet organe. On a vu ainsi le gène du langage dans FOXP2, situé sur le chromosome 7, supposé responsable de l'aphasie héréditaire qui frappe plusieurs membres d'une famille anglaise. Il s'agit d'un gène de transcription qui régit la formation d'une protéine composée de 751 acides aminés. Or le gène FOXP2 a été associé au chant du diamant mandarin et du canari ; il pourrait tout simplement avoir une incidence sur la motricité vocale : ainsi, les mutations provoquées de ce gène affectent les performances vocales des souriceaux. On doit donc chercher ailleurs.

L'organe du langage. Selon le postulat que toute fonction repose sur une faculté et donc sur un organe, le problème de l'origine du langage devient celui de l'origine de l'organe du langage. Pourquoi faudrait-il malgré tout que les organes soient dédiés à des fonctions prédéfinies ? C'est faux pour le cerveau comme pour la main. Il se pourrait bien que le langage humain soit issu de la rencontre contingente d'un appareil phonatoire (assez ordinaire chez les primates), d'un cortex préfrontal exceptionnellement développé et capable d'imaginer des objets en leur absence, enfin d'interactions sociales complexes. En outre, si la faculté de langage est une faculté d'apprendre les langues (*language acquisition*), son exercice présuppose l'existence des langues ; en ce cas, la nature humaine présuppose la culture, ce qui va à l'encontre de l'hypothèse initiale de la naturalisation.

Le protolangage. Alors que Haeckel estimait que le pithécanthrope était muet, l'*Homo Erectus*, son moderne successeur, devient parlant quand Bickerton (1990, 1996) lui attribue un protolangage essentiellement composé de mots ostensifs. Dans l'hypothèse d'un déterminisme génétique, le langage chez *Sapiens* devait être issu d'une mutation d'*Erectus*. De nombreux auteurs font ainsi dériver les langues d'un protolangage axé sur la communication pragmatique liée à la situation (le « ici » et le « maintenant »)¹. Mais un tel langage n'aurait rien de fondamentalement différent d'un langage animal : Bickerton s'appuie d'ailleurs explicitement sur le « langage » de Kanzi, bonobo inlassablement conditionné qui parvint à répondre à des questions de sa mère humaine adoptive, Sue Savage-Rumbaugh, en frappant des icônes sur un clavier. Ce langage aurait été fait d'un lexique enrichi progressivement, mais dépourvu de syntaxe : on retrouve ici la théorie de la langue adamique, faite uniquement de termes. La syntaxe, dans l'école chomskienne, vient après, car elle couronne l'histoire de l'hominisation.

1. Le singe, l'enfant et le « sauvage » voisinent encore bizarrement, comme au temps des anthropologies philosophiques des Lumières.

L'émergence du langage à partir du protolangage serait accessible de trois manières, en observant : 1 / le développement de l'enfant ; 2 / l'élaboration de langages de signes par de petites communautés de sourds isolés dont le langage gestuel spontané témoignerait du caractère naturel de la Grammaire universelle ; 3 / l'évolution des créoles à partir des pidgins.

Le développement de l'enfant. Selon Haeckel, l'ontogenèse récapitulait la phylogenèse. Cette thèse simpliste a été abandonnée depuis un siècle par les sciences de la vie, mais garde cependant toute sa séduction mythique : la préhistoire n'est-elle pas l'enfance de l'humanité ? Aussi, quand des enfants juxtaposent leurs deux premiers mots, ils recréeraient le protolangage. Cette hypothèse est gratuite : *Erectus* n'était pas dans la situation de mal parler ou de ne pas encore maîtriser le langage de *Sapiens*.

Les sourds. Que le langage humain soit dérivé d'un langage gestuel, c'est un thème que l'on retrouve fréquemment au XVIII^e siècle, de Condillac à Destutt de Tracy ; cette hypothèse était encore soutenue par Marr, et revient aujourd'hui avec Corballis. Notamment, la communication gestuelle des sourds est supposée révéler le passage du protolangage au langage. Depuis 1977, des sourds regroupés dans une école de Managua sont ainsi étudiés par des cognitivistes nord-américains qui étudient l'évolution de leur langage, dans des conditions d'isolation. Ils ont conclu que les productions de la première « génération » étaient un protolangage, développé en langage dans les « générations » suivantes.

Les créoles. Selon Bickerton, certains contacts entre populations de langues différentes recréent spontanément le protolangage dans les pidgins, qui évoluent en langues dans les créoles. Comme il attribue le protolangage à *Homo Erectus*, prédécesseur de *Sapiens*, ne reprend-il pas obliquement la thèse de l'archaïsme des « nègres » ? Du moins, inexplicablement, ne considère-t-il que les créoles de plantation et non les autres.

Avec les enfants isolés, les sourds, les créoles, on retrouve implicitement les trois références majeures de l'anthropologie positiviste du XIX^e siècle : l'enfant, le déficient, le sauvage.

On stigmatise volontiers la « curieuse censure » du règlement intérieur de la Société linguistique de Paris qui excluait les communications sur l'origine du langage. Relisons l'article 2 des Statuts : « La société n'admet aucune communication concernant soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle » (1866 ; révisé en 1876). Ces deux aspects sont liés, car la langue originelle est de fait universelle, comme le sera la langue parfaite de l'avenir. Cet article reflète ainsi une réflexion épistémologique assurée : la linguistique est une science descriptive et historique, qui ne se mêle pas d'imaginer des langues, celles des premiers ou des derniers hommes. Une science définit son objet en récusant les faux problèmes dont elle se prive et cette privation fondatrice la

distingue décisivement de la métaphysique. Comme l'avenir, l'origine échappe à l'histoire, qui, se confondant avec le monde humain, n'a ni commencement ni fin. Les théories de l'origine comme celle de la fin de l'histoire sont également métaphysiques, car elles adoptent nécessairement un point de vue externe au monde humain. Ce point de vue transcendant ne peut être scientifique, sauf à considérer que les langues ne sont pas des formations historiques et à renvoyer le temps humain de l'histoire au temps biologique de l'évolution.

La linguistique a pour objet les langues dans leur diversité, alors que le langage est demeuré une abstraction philosophique. Pourquoi le langage supplanterait-il les langues dans la réflexion des linguistes ? À l'époque de la mondialisation, il n'est pas impossible que les langues dans leur immense diversité soient abandonnées. Le protolangage, unique pour toute l'humanité, et la langue universelle de l'avenir reflètent à leur manière cette évolution et procèdent sans doute du même imaginaire simplificateur.

HYPOTHÈSES

Des langues sans origine ? Si le langage est un moment de l'évolution, les langues n'en sont pas moins des créations historiques. L'émergence du langage résulte peut-être de la mystérieuse rencontre d'un organe du langage (jusqu'ici introuvable) et d'une pression évolutive, mais plus certainement de la création sociale et de la transmission de systèmes de signes vocaux. Cette création affranchit pour une part les hommes des pressions de l'environnement naturel ; elle institue ou renforce celles de l'entour culturel, le faisant passer du temps « darwinien » de l'évolution au temps « lamarckien » de l'histoire. Aussi estimons-nous que les langues échappent à une « explication » de type darwinien.

La question de l'origine du langage ne se pose pas si l'on admet que le langage est une création culturelle : son histoire n'est autre que celle des langues et se confond avec celle des sociétés humaines. Si la faculté de langage est naturelle au sens où elle a évidemment des substrats organiques, ces substrats ne sont pas des causes, et cette faculté ne s'exerce que dans la vie sociale des langues particulières, « l'individu réalisant sa faculté au moyen de la convention sociale qui est la langue » (Saussure, 1972, p. 419, n. 63). Si les langues humaines sont des formations culturelles – bref, des œuvres – transmises avec les autres formations culturelles, comme les techniques ou les règles d'alliance, la question de l'émergence du langage devient inséparable de celle de la phylogénèse de la culture ou, plutôt, des cultures dans leur diversité.

Le langage comme milieu. Plutôt qu'un instrument, le langage est une part éminente du milieu où nous vivons : dirait-on que l'air est un instrument des oiseaux ? L'enfant naît environné de la langue qu'il a déjà entendue *in utero* et à laquelle il réagit déjà sélectivement – en tétant avec une énergie accrue que l'on mesure avec un biberon à capteurs. Il s'y adaptera progressivement par l'apprentissage et en usera pour s'adapter au monde socialisé qui l'entoure. Corrélativement, le langage n'a pas d'origine, car il est à l'origine, sinon de tout, du moins des mythes d'origine, fussent-ils néodarwiniens. Le langage est un milieu et non une simple faculté : c'est pourquoi, dans la phylogénèse, aussi loin que l'on croit remonter, il n'apparaît pas après l'homme.

Ni interne ni externe, la langue est ainsi un lieu du couplage entre l'individu et son environnement, parce que les signifiants sont externes (bien que reconstruits dans la perception) et les signifiés internes (bien que construits à partir d'une *doxa* externe). Comme le langage fait partie du milieu dans lequel nous agissons, c'est dans des pratiques diversifiées, dont témoignent les discours et des genres, que nous nous lions à notre environnement. Mais il est aussi peuplé de « choses » absentes, et dans l'expérience de l'altérité, du passé, de l'étranger, la culturalisation de l'enfant a lieu – non moins sinon plus que dans l'expression d'une expérience individuelle limitée au *hic et nunc*.

CONDITIONS D'ÉMERGENCE DU SÉMIOTIQUE

Plus que l'origine du langage, il nous paraît donc utile d'explorer les conditions de l'émergence du sémiotique et de la constitution propre de l'entour humain, où le langage occupe évidemment une place éminente mais non exclusive.

Couplage et rupture catégorielles. Le couplage du vivant et de son environnement est la condition universelle de l'évolution biologique. Nous souhaitons tout à la fois relativiser et spécifier l'opposition entre *Umwelt* et *Welt*, tels que ces concepts sont définis par Üexküll, de manière à caractériser la spécificité sémiotique de l'environnement humain. Les « états internes » des sujets humains sont des présentations – non des représentations, car ils apparaissent dans des couplages spécifiques entre l'individu et son entour mais ils ne représentent pas pour autant cet entour ou ce couplage. Le niveau sémiotique de l'entour humain se caractérise par quatre ruptures d'une grande généralité et qui semblent diversement attestées dans toutes les langues décrites, si bien que l'on peut leur conférer par hypothèse une portée anthropologique.

1 / La rupture *personnelle* oppose à la paire interlocutive JE/TU – nous employons des capitales pour résumer les diverses manières de désigner les protagonistes de l’interlocution représentée – une troisième personne, qui se définit par son absence de l’interlocution (fût-elle présente physiquement) : IL, ON, ÇA. 2 / La rupture *locale* oppose la paire ICI/LÀ à un troisième terme, LÀ-BAS, ou AILLEURS qui a également la propriété définitoire d’être absent du *hic et nunc*. 3 / La rupture *temporelle* oppose le MAINTENANT, le NAGUÈRE, et le FUTUR PROCHE au PASSÉ et au FUTUR. Il convient sans doute de distinguer la zone constante du présent de l’énonciation représentée, marquée par des futurs et passés proches, du passé éloigné, connu indirectement et souvent légendaire, et du futur éloigné de toute façon conjectural. 4 / Enfin, la rupture *modale* oppose le CERTAIN et le PROBABLE au POSSIBLE et à l’IRRÉEL. On pourra, bien entendu, opposer à l’intérieur de ces catégories le conditionnel à l’irréel, etc. ; mais seul nous importe ici le point que les langues articulent ces catégories. Les ruptures catégorielles sont généralement grammaticalisées et font donc l’objet de choix incessants et obligatoires des locuteurs, tout énoncé devant être situé dans au moins une des zones qu’elles délimitent.

Les zones anthropiques. On peut noter que les positions homologues sur les axes de la personne, du temps, du lieu et du mode sont fréquemment combinées ou confondues : en français, par exemple, les emplois modaux du futur et de l’imparfait sont légion, le futur antérieur a également une valeur modale, etc. Les homologies entre ces ruptures permettent de distinguer trois zones : une de coïncidence, la zone *identitaire* ; une d’adjacence, la zone *proximale* ; une d’étrangeté, la zone *distale*. La principale rupture sépare les deux premières de la troisième. En d’autres termes, l’opposition entre zone identitaire et zone proximale est dominée par l’opposition qui sépare ces deux zones prises ensemble à la zone distale. Ainsi, se distinguent un monde *obvie* (formé des zones identitaire et proximale) et un monde *absent* (établi par la zone distale).

Par rapport aux langages des animaux, la particularité des langues réside sans doute dans la possibilité de parler de ce qui n’est pas là : la zone distale. Sur l’axe de la personne, cela permet de parler des absents. L’homologation des décrochements les situe de préférence dans un autre temps (ancêtres, postérité, envoyés à venir), d’autres lieux et d’autres mondes (héros, dieux, esprits). Sur l’axe du temps, cela ouvre les aires de la tradition et de l’avenir ; sur ceux de l’espace et du mode, celle de l’utopie.

Le rapport entre l’individu et la société est l’une des formes que prend pour l’humanité le couplage biologique de l’organisme avec l’environnement. Mais la zone proximale, où par exemple les congénères sont reconnus pour tels, appartient vraisemblablement aussi à l’entour des autres mammifères, sans avoir le même statut, faute de zone distale. En effet, la zone distale

reste spécifique de l'entour humain, sans doute parce qu'elle est établie par les langues¹.

Que l'entour humain contienne des espaces distincts du *hic et nunc*, cela peut être mis en rapport avec la théogonie et la cosmogonie, deux activités propres à notre espèce et auxquelles nous devons aussi bien les sciences que les religions. Le cosmos et les univers divins sont des présentations de la zone distale, sans substrat perceptif immédiat. Ces deux types de créations sans cesse continuées s'appuient notamment sur les décrochements de personne, de temps, de lieu et de mode.

Le contenu des zones varie évidemment avec les cultures et, *a fortiori*, les pratiques sociales. La zone identitaire n'est pas nécessairement celle d'un Ego, et peut être instanciée par un groupe, un ancêtre totémique, une nation, etc. ; corrélativement, l'Ego peut parfois occuper la zone proximale (« Je est un autre », écrit Rimbaud), voire la zone distale (chez certains mystiques).

La frontière empirique est marquée dans la grammaire des langues par ce que les grammairiens appellent la *zone inaliénable* : elle est peuplée d'« objets » qui exigent ou permettent des constructions réfléchies ou des datifs éthiques. C'est le cas évidemment des parties du corps, mais aussi des vêtements, des parures, voire des animaux familiers ou des véhicules habituels².

Les deux médiations. Dans un modèle de la pratique qui tienne compte des performances sémiotiques, on doit distinguer la *médiation sémiotique* qui spécifie le rôle des signes dans la cognition humaine (médiation entre phéno-physique et présentations,) et la *médiation symbolique*, qui rend compte des relations entre les trois zones anthropiques.

Les problèmes constitutifs du cognitivisme peuvent alors être reformulés en fonction des rapports entre les trois niveaux de la pratique, phénophysique, sémiotique et présentationnel : ils définissent l'axe de la cognition, qui transforme la perception du monde physique en (re)présentations mentales et réciproquement. La cognition humaine se caractérise ainsi par la médiation sémiotique entre le niveau phéno-physique et le niveau (re)présentationnel. En maintenant l'autonomie relative du niveau sémiotique, la médiation sémiotique permet la médiation symbolique qui articule les zones anthropiques. Mais elle ne la détermine pas, et chaque culture représente la médiation sémiotique en fonction de ses croyances, d'où par exemple l'efficacité de la magie, croyance

1. La zone distale est en somme la source de présentations sans substrat perceptif immédiat. Dans les termes familiers de la philosophie, la zone proximale est celle de l'empirique, et la zone distale celle du transcendant.

2. Ainsi, en français, on pourra dire : *j'ai les mains rougies, j'ai les chaussettes tirées, j'ai une soupe grillée.*

qui dépend de la zone distale, mais détermine la relation entre niveau présentationnel et niveau phéno-physique, par le biais de pratiques sémiotiques.

Alors que la philosophie du langage se préoccupe des relations entre le monde phéno-physique et les représentations, la sémiotique et la linguistique ont à traiter du rapport dynamique entre les trois zones de l'entour, c'est-à-dire de la médiation symbolique. Les parcours d'énonciation et de compréhension consistent en passages constants d'une zone à l'autre. Ces passages sont orientés par des valeurs (esthétiques, éthiques, thymiques – euphoriques ou dysphoriques). L'activité d'évaluation dépend notamment de la zone de l'entour qui est valorisée au moment de la production ou de l'interprétation.

CONDITIONS DU COUPLAGE SÉMIOTIQUE

Couplage et types de signes. La conception du couplage qui vient d'être exposée conduit à reconsidérer le principe même des typologies des signes habituelles en sémiotique. Des spécialistes européens de la communication animale ont noté qu'il « manque » aux singes – et peut-être à certains primatologues cognitivistes – la notion de signe saussurien (cf. Vauclair et Fagot, 1993). On sait que la tradition philosophique anglo-saxonne privilégie deux types de signes, l'*index* (cf. les indexicaux du positivisme logique) et l'*indice*, signe indiciaire de tradition augustinienne. Bien que l'un soit canonique pour sa référence et que l'autre repose sur l'inférence, aucun de ces deux signes n'a de lien nécessaire avec des langues. L'*index* et l'*indice* se satisfont de la médiation sémiotique : l'*index* apparie une présentation d'objet et un signe ; l'*indice*, deux représentations d'objets, dont l'une, antécédente, est promue au rang de signe « naturel ». En revanche, le symbole – j'entends par là le signe saussurien – suppose une médiation symbolique, par le principe de la langue qui prescrit des relations contextuelles et exclut les autres termes du même paradigme.

Kanzi ne nous racontera jamais une histoire : on ne peut construire de récit qu'avec des symboles et non avec des indices ou des *index*. En outre, les conventions systématiques que concrétisent les symboles permettent l'autonomie relative des performances linguistiques à l'égard des situations et donc l'institution de situations nouvelles. Ces conventions sont nécessaires à l'institution de la Loi, qui non seulement est indissoluble de son énoncé, mais reste indépendante de toutes les situations, tout en gouvernant leur souvenir et leur advenir.

Typologie des conditions de couplage. Nous pouvons distinguer trois types de conditions de couplage : les conditions d'*identification* qui objectivent les stimuli endogènes ou exogènes en objets valués ; les conditions de *socialité*, asso-

ciées à la zone proximale ; les conditions de *dé-limitation*, qui ouvrent l'entour au-delà du *hic et nunc* et sont donc associées à la zone distale.

Conditions d'identification et conquête de l'identité. — La permanence de l'objet caché, jadis étudiée par Piaget, coïncide avec l'accès du jeune enfant à la fonction symbolique. On peut distinguer trois phases de cet accès : le sens se définit par un rapport des signes aux objets présents ; puis aux objets absents (qui sont *a fortiori* des artéfacts sémiotiques), enfin aux objets inexistantes ou « abstraits ». À la permanence de l'objet caché, on peut lier la permanence ou, du moins, l'objectivation récurrente de l'Ego ; ainsi la reconnaissance de l'image spéculaire s'acquiert-elle chez l'enfant à 19-20 mois, avec l'accès à la fonction symbolique.

Conditions de socialisation. — 1 / L'*exposition aux signes* a d'abord lieu *in utero* : des travaux de Jacques Mehler et de ses collaborateurs ont récemment montré que le nouveau-né, déjà habitué à la langue maternelle, réagit par des succions accentuées aux propos tenus dans cet idiome. 2 / Jadis décrite par Vygotsky, la *triangulation désignative* lie l'enfant, l'objet qu'il désigne par ostension et l'adulte qu'il consulte du regard. Cyrulnik (1995) y voit à sa suite la naissance du sens : en bref, quelque chose n'est pour moi que dans la mesure où il est pour quelqu'un. Montrer à quelqu'un quelque chose, c'est déployer simultanément les deux dimensions de l'ostension et de l'adresse ; cela suggère que les représentations, loin de se cantonner à une sphère privée, restent indissociables de l'échange. 3 / La *triangulation contractuelle* apparaît dans la règle du jeu : le jeu est une condition de socialisation et, pour l'enfant, les jeux de langage codifiés permettent de sortir des genres idiosyncrasiques et d'apprendre ainsi la langue par ses usages communs. En tant que règles des jeux de langage, les genres témoignent, dans l'usage linguistique même, de la normativité fondamentale du social (car tout texte, toute parole relève d'un genre). Par les répétitions inlassables de l'usage, cette normativité « s'objective » en Langue ou en Loi.

Si la règle est contractuelle, tout contrat, matrimonial ou économique, et plus généralement toute promesse réciproque reposant sur une dimension fiduciaire, suppose un tiers-garant, représenté ou non par une personne et agissant sur le mode de la prescription et/ou de l'interdiction. Le tiers-garant est une puissance distale : par exemple, dans l'échange monétaire, l'effigie garantit le bon aloi ; dans l'échange matrimonial, un officier ou officiant quelconque, présent ou invoqué, assure le respect des prescriptions et prohibitions toujours à l'œuvre, même si elles varient selon les lieux et les époques. Dans le contrat, la dimension de l'adresse est un couplage entre identitaire et proximal, mais l'ostension passe sous le régime du distal : l'objet du contrat est ordinairement disjoint dans le temps et dans le mode, puisque le contrat prévoit un échange futur.

Conditions de dé-limitation. — Trois facteurs favorisent la sortie du *hic et nunc* et l'institution d'une zone distale : l'élaboration d'images mentales et l'évocation de stimuli absents ; le rêve et les états de conscience altérée (hallucinations) ; enfin, la fiction, qui décrit des domaines inaccessibles à l'expérience immédiate et les institue par là. L'existence d'une zone distale est sans doute une condition de socialité qui dépasse le simple regroupement proximal de la horde : l'efficace qu'on lui prête, par la crainte et l'invocation, transforme la horde animale en groupe humain. La Loi semble généralement conçue comme une puissance distale, ce qui témoigne de la transcendance du social.

L'humanité a redoublé dans ses hiérarchies sociales celles des primates de manière que la puissance physique s'allégorise en pouvoir symbolique. En effet, le contrat social exige une triangulation : il s'appuie et se légitime toujours par une force distale, les puissants excipent de leur totem, de leur lignée divine ou héroïque, et ils emploient pour chanter leur gloire bardes, griots et sherpas présidentiels. Abstraction et développement de la triangulation contractuelle, la *triangulation rituelle* met ainsi en relation le sujet ou le groupe avec des objets distaux, sous la rection d'une puissance distale. Tant l'ostension que l'adresse sont alors symbolisées, comme on le voit dans les rituels.

La première triangulation peut être décrite comme la mise en place et confirmation de la frontière empirique. La deuxième structure l'espace proximal de la société en consignnant à l'individu droits et devoirs. La troisième, enfin, trace la frontière transcendante. Nous ne prétendons pas que la première triangulation soit dans la phylogenèse à l'origine des deux autres, quoique l'usage des termes de filiation pour désigner les dieux soit fort général (de la Mère des Animaux chamanique à la Déesse-Mère anatolienne, voire au Nom-du-Père lacanien). En revanche, leur succession dans l'ontogenèse semble vraisemblable et le passage de la première triangulation à la dernière peut se décrire comme une « conquête » progressive de l'absence.

Toutes les conditions de couplage (identification, socialisation et dé-limitation) reposent sur l'usage des signes linguistiques dans trois de leurs propriétés majeures. 1 / Comme l'usage des signes saussuriens est indifférent à la présence de ce que nous appelons leurs référents, ils autorisent la monstration non ostensive d'objets cachés ou absents rendue possible parce que les signifiés suscitent des images mentales, d'où la thèse de leur valeur représentationnelle. 2 / Ils semblent combinables en prédictions modalisées et donc en formules de prescription ou d'interdiction décontextualisées, car valables en tout contexte. 3 / Ils sont organisés en textes¹ qui permettent de passer du proximal au distal.

1. En fait, l'image de signes qui se combineraient en textes demeure une simplification grammaticale : le signe linguistique n'a pas d'existence empirique, il n'est qu'un passage d'un texte oral ou écrit.

Le substrat neuronal du symbolique et la zone distale. La compétence symbolique n'est nullement câblée dans des zones dédiées : elle trouve ses substrats anatomiques au cours de la socialisation humaine ; en cas de lésion, on note des récupérations par utilisation d'autres substrats : les compétences symboliques des personnes devenues aveugles, sourdes ou muettes en témoignent.

Le substrat physiologique du distal semble lié au développement exceptionnel chez l'homme du cortex préfrontal, où précisément se traite la perception des objets absents. Le thalamus assure la connexion entre le cerveau limbique, siège de la mémoire et des émotions, et le cortex préfrontal, où se produisent les anticipations. Cette connexion apparaît chez les mammifères, se précise chez les primates non humains, et prend une place importante chez l'homme. Elle permet de lier la mémoire et l'anticipation, et participe donc de la constitution du temps humain. L'empan temporel, la rémanence du passé et l'anticipation du futur sont évidemment nécessaires à l'intelligence narrative : ainsi le temps est-il sinon le premier des objets absents, du moins leur site. Qu'il s'agisse de planifier des actions ou de comprendre des histoires, d'agir ou d'interpréter, les mêmes zones cérébrales sont mobilisées : elles concourent à la perception des objets absents.

On connaît l'opposition formulée par Saussure entre les relations linguistiques *in praesentia* fondées sur la compatibilité et les relations *in absentia* fondées sur l'incompatibilité. Par exemple, à une place donnée de la chaîne syntagmatique, on ne peut avoir que *refaire*, ou *défaire*. Ainsi, l'absence, entendue comme présence niée (en termes logiques), ou inhibée (en termes neuropsychologiques), reste au fondement de l'activité de langage, car toute énonciation suppose, à chaque choix d'un signe, l'exclusion des signes du même paradigme qui pourraient occuper la même place. En cela, la négation précède l'affirmation, ou, en termes plus précis, l'inhibition globale accompagne l'activation locale¹.

Dans la théorie des zones anthropiques, la zone distale, sans substrat perceptif immédiat, est établie et configurée par l'activité sémiotique. L'énonciation consiste alors à passer du distal absent au signe proximal présent, par une inhibition qu'on nomme ordinairement *actualisation*. En d'autres termes, le choix d'un signe, décrit comme une activation, s'accompagne de l'inhibition de son antonyme et des autres signes appartenant à la même classe. Ce processus fondamental de sélection paradigmatique est caractéristique des langues humaines, par opposition aux langages animaux. Il est lié à la conquête de l'absence par notre espèce – bref, à ce que l'on pourrait appeler la phylogénèse de la zone distale.

1. Si l'action énonciative, comme les autres formes d'action, peut se définir par un défaut temporaire d'inhibition, en logique apophantique l'affirmation pourra être conçue comme le résultat d'une somme de négations. En d'autres termes, la présence pourrait être définie comme une sommation d'absences refusées.

Au palier du signe, la sélection paradigmatique éclaire un phénomène plus général, à rapporter à la perception sémantique (cf. Rastier, 1991, chap. 8). Cette perception hiérarchise trois types de données : des formes, des fonds, et l'arrière-plan des formes et des fonds, c'est-à-dire les paradigmes des autres formes et fonds concurrents qui relient la perception présente au corpus des expériences linguistiques passées. Ainsi, à la différence de la perception animale, la perception humaine, culturalisée, laisse comme telle une grande place aux processus descendants. Bref, elle agit sur le mode de la hantise, qui est sans doute un des propres de l'homme.

LA CONQUÊTE DU DISTAL : DE L'HOMINISATION À L'HUMANISATION

La formation des langues a généralement été conçue comme l'émergence progressive d'une classe de fonctions, diversement nommées : *symbolique* (dans la tradition sociologique de Durkheim et de Mauss), *mythique*, *narrative*. Toujours avancée sous la pression du néodarwinisme, l'explication fonctionnelle nous semble un leurre car l'avantage adaptatif lui-même reste souvent invoqué sans être problématisé. En quoi l'évocation et la création d'objets absents sert-elle à s'adapter à l'environnement ? Par exemple, le mythe n'est pas moins meurtrier que salvateur, et Cassirer a pu ainsi décrire le nazisme comme l'irruption d'un mythe dans l'histoire.

Dans l'hypothèse que l'émergence du langage s'accompagne d'une conquête de l'absence, cette conquête reste sans fonction. L'évocation ou constitution de l'absence peut évidemment trouver toutes sortes d'utilités. Par exemple, dans des économies de horde où s'établit une division du travail entre les âges et les sexes, les femmes et les enfants pratiquant la cueillette et les hommes la chasse, on peut évoquer la spécialisation de pratiques, la formation de lexiques spécialisés, la description d'itinéraires pour s'éloigner du camp et en revenir. Par ailleurs, l'élaboration des techniques et leur transmission supposent l'usage du langage, comme l'a souvent rappelé Leroi-Gourhan. Mais ces utilisations bienvenues ne sont pas nécessairement des causes – d'ailleurs l'objectif des sciences de la culture n'est pas d'expliquer d'un point de vue causal, mais de reconstituer des conditions.

Si le langage permet une maîtrise de l'absence, par son autonomie à l'égard de la situation, cela n'entraîne pas que nos ancêtres se soient simplement émancipés du *hic et nunc*. La création de la zone distale n'est pas une simple extension : elle remanie structurellement le couplage avec la situation dans la mesure où le rapport entre l'identitaire et le proximal sont sous la rectio du distal. En d'autres termes, les rapports au sein du monde obvie sont déterminés par les

rapports entre le monde obvie et le monde absent. Il reste que cette absence est en fait peuplée de signes bien présents. Le niveau sémiotique est constitué de performances complexes : danses, parures, récits, chants, etc. À l'œuvre dans toutes les pratiques socialisées, il est déterminant dans certaines : jeux, fêtes, rites, etc., dont les manifestations créent de nouvelles coordonnées spatio-temporelles, celles des terrains de jeux, des espaces sacrés, etc. Les performances complexes supposent une planification de l'action et donc un essor de l'imagination, responsable des intentions et des désirs à moyen et long terme – car Éros doit beaucoup à Logos. Or le support des images mentales, scripts et scénarios engagés par l'imagination est précisément le cortex préfrontal qui « traite » les objets absents.

Les performances sémiotiques ont pour caractéristique leur caractère téléologique, permis par la démarcation claire de leur début et de leur fin, et sans doute lié à leur stylisation. Les capacités de planifier l'action et celles de produire et d'interpréter des récits reposent sur des médiations sémiotiques communes. La singularité d'un texte ou d'une autre performance sémiotique réside dans le fait qu'il est tout à la fois action énonciative et action énoncée, narration et récit, *historia* et *res gestae*. Dépassant la simple tension narrative vers un but lointain, qui permet le déploiement de chaînes d'action sémiotiques, le récit peut se découpler d'avec la situation et passer de l'événement au mythe. En effet, les relations entre contexte et situation vont en proportion inverse (Rastier, 1998), et, dans la mesure où elle est une extension de la contextualité, la textualité prend toute sa dimension quand elle s'autonomise à l'égard de la situation et/ou suscite de nouvelles situations.

La relation entre le développement du distal et celui de la textualité engage à revenir à la thèse du fondement mythique des cultures. Cette thèse de Vico, spéculative à son époque, pourrait trouver des prolongements aujourd'hui. Par exemple, Jacques Cauvin (1994) établit que la sédentarisation vient après et non avant la « révolution symbolique » qui, au Moyen-Orient, se traduit, entre 10 000 et 9 500 ans avant notre ère, par l'apparition des premières représentations féminines. Elle aboutit assez vite à celles de la Déesse-Mère et du Dieu-Taureau, cela *avant* l'apparition de l'agriculture. En bref, la création de la Déesse-Mère n'est pas un reflet de l'agriculture mais une condition de son développement.

La phylogénèse des cultures conduit à une sémiotisation générale de l'environnement. Dans le cas de l'espace, on relève une interprétation mythique des singularités naturelles : sources, rochers, montagnes, etc., qui cartographient des mythes – il suffit de lire une carte du Péloponnèse pour rappeler cette évidence. Les territoires, les aires de chasse ou de cueillette, les frontières déterminent autant de zones valuées subtilement hiérarchisées.

Dans le domaine temporel, on passe du temps darwinien de l'évolution, lent et à discontinuités externes, au temps lamarckien de la culture, rapide, valué, à discontinuités endogènes, revêtant diverses formes : généalogique, calendaire, historique. Comme celle de l'espace, la culturalisation du temps se traduit par la création de zones valuées, d'où la théorie des âges de l'humanité, celle des stades historiques, etc.

La conquête du distal s'affirme complètement par le statut médiateur des signes. Par exemple, l'hypothèse chamanique, reprise aujourd'hui par des préhistoriens comme Jean Clottes, fait des parois des grottes des séparations d'avec l'au-delà, et des mains dessinées par crachis des traces de « passage ». Mais, surtout, l'art pariétal, à la différence de l'art mobilier et de la parure, témoigne d'une autonomisation des signes à l'égard du *hic et nunc*. Les grottes ornées ne sont pas ordinairement des lieux d'habitation, mais vraisemblablement des sanctuaires. L'œuvre peinte se détache dans l'espace comme dans le temps. Par opposition aux fétiches, qui, comme les parures, restent associés à ceux qui les créent et qui les portent, elle s'affirme comme une idole¹.

Avec l'écriture, on entre dans l'histoire, celle des historiens. D'une façon plus profonde qu'il n'y paraît, l'écriture introduit un nouveau type de temporalité. Elle permet de définir des intervalles, des mesures, des inventaires. L'apparition de documents (et non plus seulement de monuments) ouvre une dimension critique : le lecteur peut faire sécession dans le temps et dans l'espace, et l'écrit devient lui-même un témoin du distal (comme en témoignent les religions du Livre). L'objectivation des documents permet en outre les débats et conjectures, le développement de la réflexivité qui érige en sciences des savoirs et des techniques. Enfin, la grammatisation permet une maîtrise sociale et politique des langues. Nous avons retracé ailleurs les étapes de la « révolution symbolique » continuée qui conduisent de l'écriture à l'imprimerie, puis à la numérisation (cf. 2001 *b*, chap. 2). Retenons que le monde « virtuel » est sans doute un développement ultime et gigantesque de l'inscription pariétale, mais devenu familier et peuplé de fétiches : les démiurges y pullulent, dans le crépuscule des idoles.

Bref, les cultures, au premier chef les langues, permettent à l'humanité de passer d'une évolution continue à une évolution discontinue et cumulative. À supposer que les conditions environnementales aient jamais eu le rang de causes déterminantes, elles le perdent et l'humanité a pu s'adapter à peu près à tous les milieux – quitte à les adapter dangereusement à elle. Plus exactement, elle a modifié à son usage la notion même de milieu, car l'environnement humain, tout à la fois naturel et culturel, se compose d'un milieu physique et d'un

1. Sur la distinction entre les fétiches, qui peuplent la frontière empirique, et les idoles, qui occupent la frontière transcendante, cf. Rastier, 2001 *b*.

entour sémiotique et présentationnel. Cette conquête de la liberté, évidemment liée à l'autonomie du sémiotique, fait de l'histoire le facteur déterminant de l'évolution. De façon concordante, la transmission du patrimoine sémiotique, par les règles d'alliance notamment, détermine ou, du moins, contraint fortement celle du patrimoine génétique.

François Rastier
57, rue de Paris
94340 Joinville-le-Pont

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bickerton D. (1990), *Language and Species*, Chicago, University of Chicago Press ; (1996), *Language and Human Behavior*, Londres, University College London Press.
- Cauvin J. (1994), *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, Paris, Éd. du CNRS.
- Clottes J. (1998), La détermination des figures animales et humaines dans l'art paléolithique européen, *Voyage en préhistoire*, Paris, La Maison des Roches, pp. 153-188.
- Cyrułnik B. (1995), *La naissance du sens*, Paris, Hachette.
- Houdé O. (1997), *Rationalité, développement et inhibition*, Paris, PUF.
- Sperber D. et Origgi G. (2005), *Pourquoi parler, comment comprendre ?*, in J.-M. Hombert (éd.), pp. 236-254.
- Hombert J.-M. (éd.) (2005), *Aux origines des langues et du langage*, Paris, Fayard.
- Rastier F. (1991) *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF ; (2001 a), L'action et le sens. Pour une sémiotique des cultures, *Journal des anthropologues*, 85-86, 183-219 ; (2001 b), *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF ; en coll. avec Bouquet S. (éd.) (2002), *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, PUF.
- Saussure F. de (1972 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot ; (2002), *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard (éd. Rudolf Engler et Simon Bouquet).
- Savage-Rumbaugh E. S., Rumbaugh D. M. (1993), The emergence of language, in K. R. Gibson, T. Ingold (eds), *Tools, Language and Cognition in Human Evolution*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 86-108.
- Vauclair J., Fagot J. (1993), Can a Saussurian ape be endowed with episodic memory ?, *Behavioural and Brain Sciences*, 16, 772-773.